

BRIAN MUÑOZ  
Universidad de Puerto Rico  
(Recinto de Mayagüez)

### ***Entre rationalité et imaginaire : le statut de la pluralité des mondes***

**Mots clés :** rationalité scientifique, l'irrationalité des récits de l'imaginaire, la pluralité des mondes, le finitisme aristotélécien, la réforme infinitiste brunienne

**Résumé :**

Envisager une vie hors notre système solaire est loin d'être une chose absurde. Le thème de la pluralité des mondes, habités ou non, met l'emphase sur les relations entre la rationalité scientifique et l'irrationalité des récits de l'imaginaire. Cela dit, le thème de la pluralité des mondes a été pris très au sérieux par toute une série d'intellectuels de premier ordre. Nous envisagerons ici le cas de Giordano Bruno face au traitement rationnel de la possibilité d'une pluralité de mondes.

Nous verrons tout d'abord les relations qu'entretiennent l'imagination et la raison en cosmologie selon Bruno. Ensuite, nous poserons le cadre cosmologique de la réforme infinitiste brunienne, pour conclure sur sa propre version de la théorie de la pluralité des mondes qu'il construit principalement contre le finitisme aristotélécien.

Le thème d'une pluralité de mondes accompagne l'humanité depuis le début. On en retrouve des traces dans presque toutes les mythologies<sup>1</sup>. L'inconscient collectif de l'homme est structuré par ce désir de retrouver le phénomène de la vie hors des limites restrictives de notre monde. La pluralité des mondes est de l'ordre de l'imaginaire fondamental. Toutefois, les écrits sur le thème louvoient entre une représentation littéraire, et une vision rationaliste. Entre la rationalité du savant et l'imaginaire du lettré semble naître un *hiatus*. Face à la création pré-rationnelle s'impose un volet rationaliste du thème de la pluralité mondaine. Le cas le plus connu repose historiquement sur une esquisse atomiste, avec la philosophie du Jardin<sup>2</sup>.

Se pose alors le problème de la primauté cognitive d'une construction de la pluralité des mondes. Cette primauté peut sembler un détail d'historien, mais elle est cruciale dès que l'on veut comprendre l'étayage d'une genèse de la pensée, prise entre la rationalité et l'imaginaire. Autrement dit, le lieu commun d'une représentation imaginaire de la pluralité de mondes reste un acquis littéraire, alors qu'historiquement une partie de son récit naît de conséquences extrêmement rationnelles.

---

<sup>1</sup> Cf. Camille Flammarion, *La pluralité des mondes*, Didier, Paris, 1869.

<sup>2</sup> Cf. Épicure, *Lettre à Hérodoté*, P. U. F, Paris, 1992, traduction de M. Conche, par. 45. Schématiquement, les mondes sont en nombres infinis car ils sont constitués d'atomes infinis emportés à des distances très grandes. De plus, les atomes ne s'épuisent pas ni en un monde, ni en un nombre fini de mondes. La conclusion d'Épicure est de dire qu'« il n'est rien qui fasse obstacle à l'infinité des mondes ». Cet argument est de nature rationnelle.

Nous ne voulons pas ici relater les moments polémiques de l'affaire, car l'entreprise mériterait un long développement. Ce qui nous intéresse pour l'instant est d'entrevoir les tenants et les aboutissants d'une attitude rationnelle face à la théorie de la pluralité des mondes, afin d'en esquisser en quelque sorte les grandes lignes interprétatives. Le cas de Giordano Bruno nous paraît paradigmatique à plusieurs égards. Tout d'abord, il a su allier une attitude rationnelle à un rejet des vertus de la technique. Ensuite, le raisonnement construit, indépendamment de toute perspective technique, un cadre capable d'asseoir les fondements d'une vie « extraterrestre ». L'imaginaire laisse la place à une pensée philosophique tendant à décrire ni plus ni moins que la réalité du monde, sans rejeter pour autant un postulat qui d'ordinaire se veut un *topos* de l'imagination.

**1) Raison et imagination : un problème de construction cosmologique**

Le clivage entre la raison et l'imagination apparaît dans presque tous les textes « londoniens »<sup>3</sup> de Bruno. Dans l'optique de la cosmologie<sup>4</sup> force est de constater la nature dualiste du schéma proposé : l'imagination des géomètres face à la raison du sage. Dans un premier volet critique, Bruno remet en chantier toute l'armature sphérique de la cosmologie aristotélico-ptoléméenne. Le jeu subtil des constructions géométriques lui apparaît plus comme une intrusion illégitime de l'imagination dans l'explication des phénomènes physiques, que comme une marque de la grandeur de l'esprit humain :

Nous comprendrons que les sphères et les orbes ne sont pas disposés dans l'univers de façon à se comprendre l'un l'autre, le plus petit étant encore et toujours contenu dans le plus grand, à la façon de pelures d'oignon, mais que dans le champ éthéré le chaud et le froid, diffusés par les corps qui sont principalement l'un ou l'autre, en viennent à se tempérer mutuellement suivant divers degrés, au point qu'ils se font principe prochain d'innombrables formes et espèces d'êtres.<sup>5</sup>

Cette condamnation de l'imagination géométrique n'est en fait que la conséquence d'enjeux plus profonds. La représentation négative du savant embourbé dans des constructions *ad hoc* fangeuses est au cœur du problème. Bruno

---

<sup>3</sup> L'époque « londonienne » de Bruno s'étale de 1582 à 1586. Durant cette période il rédige la plupart des grandes œuvres de sa philosophie. C'est à cette époque qu'il rédige dans un laps de temps très court ce que l'on nomme classiquement les dialogues « cosmologiques » et les dialogues « moraux ». Les problèmes qu'il touche ici ont une envergure philosophique, théologique et morale, qu'il serait difficile de synthétiser sans être réducteur. Toutefois, durant cette période apparaît clairement le motif de la pluralité des mondes, qui le suivra jusqu'à son procès et sera d'ailleurs l'un des chefs d'accusations retenu contre lui par l'Inquisition. Cf. Mercati, *Il Sommario del proceso di Giordano Bruno*, Citta del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1942.

<sup>4</sup> Nous n'entrerons donc pas dans la dimension de création d'images faciles à retenir liées à la mnémotechnique brunienne. Cette version de l'imagination n'est pas très intéressante ici.

<sup>5</sup> Giordano Bruno, *De l'infini, de l'univers et des mondes*, Œuvres Complètes, Les Belles Lettres, IV, texte établi par Giovanni Aquilecchia, traduction de Jean-Pierre Cavailé, introduction de Miguel Angel Granada, notes de Jean Seidengart, Paris, 1995, dialogue IV, pp. 248-250.

dénonce fondamentalement une attitude négative de l'homme de savoir face au monde. L'important semble-t-il n'est plus un idéal de vérité, mais une vaine rhétorique basée sur l'imagination. Pour notre auteur, l'imagination ne construit rien de valable car elle est par nature limitée à du fini. La critique est double : d'une part, elle touche à la méthode mathématique voulant enfermer le monde dans des formes accessibles à la pensée ; d'autre part, elle englobe l'aspect téléologique d'une construction géométrique inutile. Finalement, le Nolain n'accepte ni les concessions platonisantes d'une idéalité de la sphère, ni les vertus schématiques d'une construction de l'imaginaire. Par ces deux angles d'attaques, Bruno désire en revenir à l'usage de la raison.

En rejetant l'imagination Bruno place son adversaire sur un autre sol beaucoup plus rationaliste. Dès lors, l'aspect rationnel de la cosmologie prend le pas sur la spéculation, incarnée par l'assemblage de sphères. Afin de dépasser les limites imaginaires du cosmos, Bruno replace les débats sur deux notions primordiales de sa philosophie : celle de la raison, et celle de l'univers infini. La pensée cosmologique ne se trouve plus sur le même terrain car avec la raison sont évincées les sphères, ce qui a pour effet d'ouvrir l'esprit humain à l'infini de l'univers. La raison devient l'instrument de prédilection d'une véritable ouverture de l'homme face au monde : c'est là où l'on comprend la nécessité d'une refonte du savoir à partir d'autres principes<sup>6</sup>.

a) Tout d'abord, la remise en chantier de la distinction scolastique entre *potentia absoluta* et *ordinata* de Dieu<sup>7</sup> oblige Bruno à soutenir le « principe théologique » selon lequel une cause infinie doit produire nécessairement un effet infini.

b) Ensuite, la question implicite de toute l'argumentation rationnelle repose sur un « principe de plénitude » selon lequel Dieu doit créer le meilleur des mondes possibles<sup>8</sup>, c'est-à-dire un monde infini plein de mondes.

Ces deux grands principes suffisent à affirmer la primauté de la raison sur l'imagination. Mais de plus ils valident la théorie de la pluralité des mondes car l'univers devient le champ dans lequel le divin se manifeste. Cette résurgence du divin implique un cadre spatial dans lequel épancher la toute-puissance de Dieu. La

<sup>6</sup> Cf. *Le banquet des cendres*, op. cit., dialogue I, p. 24. Bruno s'adjoint réellement le rôle de réformateur, ce qui explique qu'il n'hésite pas à faire de lui-même un éloge immesuré : « Dans une perspective tout opposée, le Nolain a libéré l'esprit humain et la connaissance qui, recluse dans l'étroit cachot de l'air turbulent, ne pouvait contempler qu'à grand peine, comme par de petits interstices, les étoiles dans l'immensité (...) Voici alors apparaître l'homme qui a franchi les airs, traversé le ciel, parcouru les étoiles, outrepassé les limites du monde, dissipé les murailles imaginaires des sphères (...) IL a mis à nu la nature (...) »

<sup>7</sup> Cf. M. A. Granada, "Il rifiuto della distinzione fra *potencia absoluta* e *potencia ordinata* di Dio e l'affermazione dell'universo infinito in Giordano Bruno", *Rivista di storia della filosofia*, 49, 1994, pp. 495-532.

<sup>8</sup> Bruno sans le dire reprend un des moments de la philosophie de Ficin ; Cf. Ficin, *De christiane religione*, Opera Omnia, Bâles, 1576, chapitre XVI, p. 20. Toutefois, Ficin se voit obligé de reconnaître que l'univers ne peut être incréé et non dépendant d'un autre, c'est-à-dire infini. Seul Dieu est infini.

question de fond sera donc la suivante : n'est-il pas plus raisonnable de penser que la puissance infinie de Dieu s'épanouit beaucoup mieux en des mondes innombrables que dans le raccourci artificiel d'un monde unique et sphérique ? :

Qu'est-ce qui s'oppose à ce que l'infini impliqué dans le premier principe, suprêmement simple et indivisible, ne soit pas expliqué dans son propre simulacre infini et sans terme, éminemment capable de contenir des mondes innombrables, plutôt qu'en des limites si étroites de sorte qu'il semble injurieux de ne pas penser que ce corps (qui nous paraît vaste et même extrêmement grand) ne soit à l'égard de la divine présence qu'un point, et même un rien.<sup>9</sup>

Grâce à cette émergence de la raison va être construite une cosmologie originale que Bruno opposera aux schémas traditionnels.

## **2) L'idée d'une cosmologie infinitiste comme cadre théorique d'une pluralité de mondes**

On l'a bien compris : l'infinité de l'univers est d'ordre rationnel chez Bruno une fois admis le postulat de départ de l'existence d'un Dieu infini ; d'ailleurs il se hâte de répondre aux adversaires qui tenteraient d'en appeler au sensualisme. Le personnage d'Elpino, représentant de l'école péripatéticienne, donne la primauté qui selon lui « convient aux sens » ; à quoi Filoteo porte-parole de Bruno répond :

Il n'y a pas de sens qui voie l'infini, il n'y a pas de sens dont on puisse exiger cette conclusion, parce que l'infini ne peut être objet des sens ; ainsi qui demande à le connaître par la voie des sens ressemble à qui voudrait voir avec les yeux la substance et l'essence ; et qui nierait la chose parce qu'elle n'est pas accessible aux sens, ou pas visible, en viendrait à nier sa propre substance et son être propre. Aussi faut-il faire preuve de mesure lorsqu'on recourt au témoignage des sens : nous ne nous en remettons à eux pour les choses sensibles, et encore non sans défiance, s'ils ne se présentent au jugement accompagnés de la raison.<sup>10</sup>

Toutefois, la conceptualisation de l'infini n'est pas ici univoque. L'infini divin n'est pas tout à fait le même que l'infinité de l'espace et les mondes en nombre infini. En amont, Bruno distingue clairement l'univers qui « n'est pas totalement infini », de Dieu « infiniment et totalement infini »<sup>11</sup> ; autrement dit, l'axe conceptuel d'une pensée infinitiste repose d'une part sur les parties finies de l'univers (les mondes innombrables), et d'autre part sur Dieu excluant toute marge, toute limite. Il faut donc poser chez Bruno un infini éternel et instantané, et un infini soumis à la temporalité (mais comme nous le verrons très prochainement cela ne signifie pas que Bruno admette la dissolution des « mondes »). Le discours brunien sur l'infini s'étale donc entre un infini « selon le mode de l'infini » à un infini « suivant le mode du fini ». A vrai dire, cette distinction est nécessaire afin de ne pas sombrer dans le paradoxe de deux infinis (divin et universel) qui se

---

<sup>9</sup> Giordano Bruno, *De la cause, du principe et de l'un*, Œuvres Complètes, III, Les Belles Lettres, éd. et notes G. Aquilecchia, introduction M. Ciliberto, trad. L. Hersant, Paris, 1996, dialogue III, pp. 208-210.

<sup>10</sup> *De l'infini, de l'univers et des mondes*, op. cit., d. I, p. 58.

<sup>11</sup> Cf. *Op. cit.*, d. I, p. 86.

limiteraient<sup>12</sup>. Bruno utilise à bon escient les instruments méthodiques de Nicolas de Cues, et en particulier les conceptions d'un infini *positif* (Dieu) et d'un infini *privatif* (l'univers) ; de même le couple *complicatio-explicatio* du cusain sert d'assise théorique pour l'articulation entre ces deux modalités de l'infini<sup>13</sup>.

Cela dit, le géocentrisme reste peut-être la plus grande difficulté à surmonter pour l'affirmation d'un univers structurellement infini. Bruno va puiser chez Copernic le bon grain pour le séparer de l'ivraie, car à la vue des textes nolaïns l'autorité de l'astronome ne va pas de soi<sup>14</sup>. Il retient du chanoine polonais trois éléments :

- a) l'influence présocratique affirmée dans le *De revolutionibus*;
- b) la subversion des apparences sensibles créée par le mouvement de la terre;
- c) ainsi que sa dimension « aurorale »<sup>15</sup>.

Toutefois, les limites de l'entreprise copernicienne tiennent à une faiblesse de raisonnement l'ayant amené à conserver la sphère des étoiles fixes<sup>16</sup>. Bruno garde donc le schéma héliocentriste de Copernic afin de l'accommoder à ses propres fins, qui sera de multiplier à l'infini un schéma bien défini d'une étoile (ou soleil) au centre de planètes (ou terres), dans un espace physique infini et homogène :

Aussi, en raison des innombrables degrés de perfection qui doivent expliquer l'excellence divine incorporelle sous le mode du corporel, doit-il y avoir d'innombrables individus, qui sont ces grands vivants (dont l'un est notre terre, déesse mère qui nous a enfantés, qui nous alimente et plus tard nous reprendra) : pour contenir ces innombrables individus, il faut un espace infini.<sup>17</sup>

En fait, le « copernicianisme brunien » reste motivé par une métaphysique assez particulière, qui représente la clef de voûte de tout l'édifice de la philosophie

<sup>12</sup> Cf. *Op. cit.*, dialogue III, p. 150 : « Il serait certes inconvenant et impossible de poser deux infinis distincts l'un de l'autre, attendu que l'on ne pourrait imaginer comment et où finit l'un et commence l'autre : tous deux en viendrait alors à se terminer l'un l'autre. Et il est en outre bien difficile de trouver deux corps finis à une extrémité et infinis à l'autre ».

<sup>13</sup> Cf. Nicolas de Cues, *De la docte ignorance*, livre II, chapitre VIII. Cf. Giordano Bruno, *De la cause, du principe et de l'un*, op. cit., dialogue IV, p. 250.

<sup>14</sup> Cf. *Le banquet des cendres*, L'Éclat, Montpellier, 1988, dialogue I, pp. 20-22. Malgré l'éloge que Bruno fait de Copernic, les dissidences entre les deux hommes sont bien plus profondes que ne voudrait le laisser voir le texte. Pour le débat maintenant classique de la place de Copernic dans la pensée de Bruno, voir par exemple H. Védrine, *La conception de la nature chez Giordano Bruno*, Vrin, Paris, 1967, p. 217, et P.-H. Michel, *La cosmologie de Giordano Bruno*, Hermann, Paris, 1962, p. 196.

<sup>15</sup> Nous proposons les influences coperniciennes de Bruno d'une manière schématique, car elles ne rentrent pas directement dans notre sujet bien qu'elles permettent de mieux le comprendre.

<sup>16</sup> Cf. *Le banquet des cendres*, op. cit., dialogue I, p. 38 : « Non qu'il (Copernic) s'en soit écarté de beaucoup : plus porté à étudier la mathématique que la nature, il n'a su aller assez profond ni assez avant pour déraciner entièrement certains inconvenients et vains principes, ce qui lui aurait permis de dénouer parfaitement toutes les difficultés et objections, en se libérant et en libérant les autres d'une foule de vaines recherches, afin de concentrer l'attention sur les choses fermes et sûres ».

<sup>17</sup> *De l'infini, de l'univers et des mondes*, op. cit., dialogue I, p. 84.

naturelle de Bruno<sup>18</sup>. L'univers est un « grand vivant » dont les membres sont les mondes innombrables. L'animisme que développe le Nolain immisce le grand courant de la vie dans l'univers; toute chose se voit animée par une spiritualité issue d'un principe formel interne<sup>19</sup>. Nous ne voudrions pas nous engager dans des débats externes à notre propos, et c'est pour cela que nous ne ferons que signaler ce dernier fait sans pour autant le développer exhaustivement. Toutefois, cela nous sera utile à l'heure de comprendre toute l'ampleur d'une telle philosophie dans le traitement beaucoup plus analytique de la théorie de la pluralité des mondes.

### 3) *La théorie de la pluralité des mondes chez Bruno*

L'histoire d'une pluralité de mondes avait fait de nouveau irruption dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle lorsque Étienne Tempier, archevêque de Paris, s'érigea en faveur de la toute puissance divine<sup>20</sup>. Toutefois, la théorie d'une pluralité de mondes chez Bruno découle directement de son anti-aristotélisme. Que notre cosmos soit fini n'implique pas qu'il soit unique, Aristote présente la pluralité des mondes comme une répétition de notre monde (divisé en monde sublunaire et supralunaire et de structure géocentriste). Tout va dépendre selon le Stagirite de la quantité totale de matière et de la théorie du mouvement<sup>21</sup>.

Le débat le plus ardu est exposé dans le cinquième dialogue du *De l'infini, de l'univers et des mondes*. Bruno utilise l'ancienne méthode des arguments en *pro* et en *contra*, afin d'en dégager sa propre perspective. Albertino (le représentant de l'aristotélisme) et Filoteo (l'adversaire nolain) engagent des discussions sur le problème de la pluralité des mondes :

#### a) « *Quatrième et cinquième arguments* » : *la pesanteur*

Le quatrième argument stipule que si deux mondes se trouvent juxtaposés, le centre de l'un sera plus éloigné du centre de l'autre que de sa propre périphérie ; il y aura donc un plus grand intervalle entre les éléments semblables qu'entre les éléments contraires, ce qui est absurde. L'argument suivant suppose sept mondes en contact, l'un au centre et les six autres formant un cercle autour du premier. Cette fois le centre du monde intérieur va se trouver à égale distance des six points de contact, entre sa périphérie et celles des mondes tangents. Bruno va montrer qu'en conclusion le problème de la pluralité des mondes se ramène à celui de la pesanteur « parce que la difficulté procède d'une façon de considérer les choses et d'une disposition sans convenance : il s'agit de la gravité de la Terre (...) mais vous entendez que celle-ci est une région, figure et nature ni plus ni moins élémentaire que tous les autres astres, et mue par un principe intrinsèque, ni plus ni moins que ces autres êtres animés et divins »<sup>22</sup>. Dès lors, la pluralité des mondes implique celle des centres de gravité,

<sup>18</sup> Pour plus de détails sur la philosophie naturelle de Bruno, voir Tristan Dagron, *Unité de l'être et dialectique. L'idée de philosophie naturelle chez Giordano Bruno*, Vrin, Paris, 1999. De même, voir l'ouvrage de Hélène Védrine (op. cit.).

<sup>19</sup> Cf. *De la cause, du principe et de l'un*, op. cit., dialogue II.

<sup>20</sup> Pour une histoire détaillée voir Camille Flammarion, *La pluralité des mondes habités*.

<sup>21</sup> Cf. Aristote, *Physique*, chapitre VIII et IX.

<sup>22</sup> *De l'infini, de l'univers et des mondes*, op. cit., d. V, p. 330.

dont Copernic avait déjà souligné la pertinence<sup>23</sup>. Il faut rappeler que Bruno dans le dialogue précédent donna une définition de la pesanteur qui s'apparente à celle de Copernic. Toutefois, la tendance matérielle à se rassembler en agglomérat sphérique n'est plus limitée au domaine restreint des planètes, mais elle s'étend à l'espace infini : « Disons que de la même manière que notre Terre, en cet espace universel infini, tourne dans cette région et occupe cette partie de l'espace, de même les autres astres occupent leurs parties et tournent dans leur région à l'intérieur du champ immense »<sup>24</sup>. Chaque corps céleste pour ainsi dire, est caractérisé par son absence de poids. La pesanteur d'un corps ne dépend plus de sa position relative à une région déterminée du cosmos, mais bien de sa position relative à un corps principal, centre de l'organisme dont il est une partie<sup>25</sup>.

b) « Sixième argument » : le vide

Avec cet argument, Bruno s'attaque au problème du vide dans l'optique de résoudre les inconvénients d'une approche sphérique des mondes. La théorie des lieux d'Aristote est rappelée par Albertino<sup>26</sup> afin d'établir un problème de taille : étant donné la forme sphérique des mondes, ils laisseront entre eux des interstices représentés par des triangles curvilignes<sup>27</sup>. En bon péripatéticien, Albertino imagine les mondes formés à l'instar du nôtre : une Terre immobile composée de sphères concentriques et animés d'un mouvement de rotation. Dès lors, les problèmes de contact entre les sphères ultimes seraient autant de point de friction, c'est-à-dire un obstacle à l'action des intelligences motrices. A ces objections, Bruno répond par l'affirmation d'un espace infini, homogène à trois dimensions : « (...) mais vous tiendrez pour une vaine fantaisie de croire (...) un tel ciel suprême et contenant, plutôt qu'un sein général, dans lequel les autres mondes résident exactement de la même façon que ce globe terrestre en cet espace (...) sans être cloué ni fixé en quelque autre corps, et où il n'a d'autre base que son propre centre »<sup>28</sup>.

---

<sup>23</sup> Cf. Copernic *De revolutionibus orbium coelestium*, dans *Astronomie et Astrophysique*, Larousse, 1993 : « Quant à moi j'estime que la pesanteur n'est autre chose qu'une certaine appétence naturelle dont, en sa divine providence, l'architecte de l'univers a doué les parties de chacun d'eux afin qu'elles constituent en leur unité et leur intégrité, se rassemblant en forme de globe. Il est à croire que cette tendance appartient aussi bien au Soleil qu'à la Lune et aux autres astres errants ».

<sup>24</sup> *De l'infini, de l'univers et des mondes*, op. cit., d. IV, pp. 254-256.

<sup>25</sup> *De l'infini, de l'univers et des mondes*, op. cit., d. IV, p. 256 : « Ainsi comme cette terre est composée de ses membres, possède ses altérations, a flux et reflux en ses parties (...) de même les autres astres sont composés de leurs membres semblablement affectés ».

<sup>26</sup> *Op. cit.*, dialogue V, p. 314.

<sup>27</sup> *Op. cit.*, dialogue V, p. 320 : « Sixièmement, comme les cercles des mondes ne se touchent qu'en un seul point, il faut nécessairement qu'il reste de l'espace entre le convexe du cercle d'une sphère et celui de l'autre ; ou se trouve quelque chose qui le remplit, ou rien : s'il se trouve quelque chose, il ne peut certes pas avoir la nature d'un élément éloigné du convexe de la circonférence, parce que, ainsi que l'on peut voir, un tel espace est triangulaire, terminé par trois arcs, qui font partie de la circonférence de trois mondes : et le milieu vient ainsi à être plus éloigné des parties les plus voisines des angles, et plus loin possible de cela. Comme on le voit clairement ».

<sup>28</sup> *Op. cit.*, dialogue V, p. 328.

c) *L'argumentation métaphysique : la décision de fond*

Selon Bruno, le rejet des hypothèses fondamentales suffit à rendre caduque l'argumentation qui en dérive. L'argument selon lequel un monde « parfait » par nature doit être unique est absurde<sup>29</sup>. Bruno n'a rien à redire de l'adage « au parfait rien ne s'ajoute », mais pour lui la perfection est un visage de l'infini, et non du fini. Grâce à la pluralité des mondes, le paradigme de la perfection divine est de nouveau à l'ordre du jour. Avec son monisme le Nolain argue de la précellence de l'Un qu'il conçoit de telle sorte qu'elle exige impérieusement la diversité du monde physique : « Dans l'un, infini et immobile, qui est la substance, qui est l'être, se trouve la multiplicité, le nombre, mais sans que celui-ci soit un mode ou une malformation de l'être, qui dénomme les choses une à une, il ne s'ensuit pas que l'être soit plus qu'un, mais multimodal, multiforme et multifiguré »<sup>30</sup>.

Sur notre Terre et dans l'espace infini, l'un s'explique dans le multiple, la nature engendre partout la diversité, elle se manifeste en une variété inépuisable d'aspects qu'il serait impie de vouloir réduire par artifice. Tel est le principe commun à tout être, toujours vivant, toujours présent, que nous devons retrouver sous la plus entière des unités<sup>31</sup>. Le divin s'exprime dans cet espace infini, ce dernier est ici le lien entre l'homme et Dieu<sup>32</sup>.

Cependant, l'un des problèmes récurrents des interprètes de la philosophie de Bruno est celui de l'éternité des mondes. Ce motif est présent dans un document épistolaire daté du 23 mai 1592<sup>33</sup>. Mais la position brunienne reste bien contradictoire. En effet, si Firpo ramenant des extraits du procès de Bruno semble assez clair sur ce point<sup>34</sup>, d'autres puisent dans des sources différentes l'affirmation de conclusions contraires. Si nous nous référons aux dialogues du *Le banquet des cendres*, les mondes semblent solubles mais ne peuvent périr, à l'instar des astres du *Timée*<sup>35</sup> de Platon. Dernièrement, des voix s'élèvent en faveur d'une théorie brunienne des mondes périssables en accord avec son postulat vicissitudinal de l'univers. Dans ce sens, Jean Seidengart remarque que l'expression « il mondo » chez Bruno désigne les astres, et non l'univers infini<sup>36</sup>. L'équivoque viendrait du télescopage entre le vocabulaire de la Révélation qui ne parle que d'un seul monde, et la tradition aristotélicienne où « le monde » désigne le cosmos clos.

---

<sup>29</sup> *Op. cit.*, dialogue V, p. 314 ; Albertino : « C'est ainsi une chose manifeste qu'il n'y a pas de nombreux mondes, parce que le ciel est unique, parfait et achevé, et il n'y en a, ni ne peut y avoir aucun autre semblable ».

<sup>30</sup> *De la cause, du principe et de l'un*, op. cit., dialogue V, p. 280.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, dialogue V, p. 280 : « ceux des philosophes qui ont découverts leur aimée, la Sagesse, sont ceux qui ont découvert cette unité ».

<sup>32</sup> Cf. M. A. Granada, *El umbral de la modernidad*, Herder, Barcelone, 2000, p. 259.

<sup>33</sup> Cf. Spampanato, *Vita di Giordano Bruno*, Messine, 1921 et *Documenti della vita di Giordano Bruno*, Florence, Olschski, 1993.

<sup>34</sup> Cf. Firpo, *Il proceso di Giordano Bruno*, Rome, Salerno Editrice, 1993, p. 143: « (...) che il mondo è eterno e che sono infiniti mondi, e che Dio ne fa infiniti continuamente, perché dice che vuole quanto che può ».

<sup>35</sup> Cf. M. A. Granada, introduction à la traduction espagnole du *Del infinito, universo e mundi*, Madrid, Alianza Editorial, seconde édition, 1998, p. 56.

<sup>36</sup> Cette interprétation a été exposée lors du « Colloque International sur Bruno » de Barcelone en décembre 1999.



**Conclusion**

Quels sont donc les rapports chez Bruno entre la rationalité et l'imaginaire ? On est en droit de se demander si chez Bruno existe une rationalité imaginative, au sens où l'imagination permet de créer d'autres mondes possibles, ou potentiellement réels.

La raison renvoie à un savoir supérieur permettant de saisir l'unité du principe fondateur de l'univers. A la fois matériel et spirituel, ce principe accepte une double lecture sans pour autant qu'il soit présenté dans le cadre d'une dualité. En fait, le monisme brunien vient synthétiser deux apparences d'un même principe. Le réel est saisi par la raison, mais l'impossibilité empirique qui est au cœur du problème d'une pluralité de monde laisse une place non négligeable à l'imagination. L'imaginaire créé à son tour du réel possible. Si Thomas More, Bacon, ou Campanella transformèrent le réel en imaginant ce qu'il pourrait être<sup>37</sup>, Bruno complète le réel en imaginant les parties que nos sens ne peuvent nous représenter. Mais c'est bien le réel qui est au cœur du traitement du problème : ce n'est plus le réel tel qu'il pourrait être, mais bien ce qu'il est selon la raison.

Entre la rationalité et l'imaginaire la distinction est affaire de degré dans l'échelle de la connaissance, et non de nature. Toute connaissance porte sur une même réalité infinie. Dès lors la pluralité des mondes n'est pas un élément de l'imaginaire, il est un des fondements d'une philosophie de l'infini.

---

<sup>37</sup> Cf. Ruyer, *L'utopie et les utopistes*, Paris, 1950, p. 9.